

Que devons-nous à Frances Brooke, 1724-1789, au sujet de Toussaint Cartier, l'ermite de l'île St-Barnabé, 1707-1767?

par Yvon Migneault

«Je trouvaï dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement de la société.»

I found in his conversation all which could have adorned society.»

Confidence faite à Frances Brooke.

Frances Brooke, romancière anglaise qui vécut au Canada de 1763 à 1768, n'a pas eu bonne presse en milieu rimouskois depuis que Joseph-Charles Taché, en 1865, révéla au public francophone l'existence de son roman, *The History of Emily Montague*, publié à Londres cent ans plus tôt, et dans lequel elle avait consacré quelques pages à l'Ermite de l'île St-Barnabé: l'auteur, écrivait-il, «avait travesti ce souvenir si intéressant de notre histoire en un pitoyable roman d'amourettes.»¹

S'est-on demandé pourquoi? Cette femme était pourtant bien renseignée. Et puis, en deçà de la légende, n'y aurait-il pas un substrat historique? Son récit ne contiendrait-il pas des éléments authentiques?

«Tout est mystère dans la vie de cet ermite», écrivait Mgr Cyprien Tanguay, en 1886.² Le mystère, s'il y en a un, ne vient pas tant de la rareté des documents ou de la personnalité de Toussaint Cartier, que de la méconnaissance du caractère spécifique de la vocation qui fut la sienne, c'est-à-dire de la vie érémitique, et aussi de l'absence d'une approche historique suffisamment adéquate pour la mettre en valeur.

On se méprendrait, croyons-nous, sur la signification de la vie que mena l'Ermite de l'île St-Barnabé, si, d'une part, on négligeait de la situer dans la tradition

ininterrompue de l'érémitisme dans l'Église catholique, du III^e siècle à nos jours, et si, d'autre part, on ne replaçait pas ce courant spirituel dans le contexte plus large de la société de son époque. Autrement, on prêterait au personnage un destin qui ne fut pas le sien, et on projetterait sur lui des mobiles psychologiques qui n'ont rien eu à voir avec ses motivations profondes, d'où par exemple, le recours à la légende comme essai d'interprétation rationnelle. Ainsi, écrivait avec humour Robert de Roquebrune: «Les gens de bon sens ne comprennent jamais rien à l'héroïsme ou à la sainteté»³

Quoi qu'il en soit, légende mise à part, il est étonnant de constater que parmi les documents du XVIII^e siècle relatifs à l'Ermite de l'île St-Barnabé, c'est encore à Frances Brooke qu'il faille se référer pour avoir l'idée la plus exacte de la physionomie de Toussaint Cartier et des détails concernant son ermitage. On a pu inventer une légende, mais, ici, on n'a ni inventé le personnage, ni son décor: le cadre historique est des plus authentiques, comme le confirment d'autres sources étrangères au récit de la romancière. Cette démonstration fera l'objet de cet article.

Au préalable, mentionnons quelques données importantes:

«La vie érémitique est comme la pointe extrême et absolue d'une recherche de la solitude aussi naturelle à l'homme que le besoin contraire de vie sociale,» écrivait Pierre Doyère.⁴ En christianisme, cette vie solitaire et contemplative prend tout son sens en regard des conseils évangéliques, de la recherche de l'Uni-

que Nécessaire, du témoignage de la transcendance de Dieu par rapport aux contingences de ce monde et de l'annonce eschatologique du retour du Christ. Sans la foi, ce genre de vie serait absurde.

Pour être rare, cette vocation n'en est pas moins constante dans l'histoire de l'Église, depuis les Pères du désert jusqu'à nos jours, en passant par Jeanne LeBer, 1662-1714, la première recluse canadienne et soeur spirituelle de Toussaint Cartier, le Père Charles de Foucault, Carlo Carretto, Daniel-Ange, et plus près de nous, ces dernières années, à Bic, le Père Drolet.

Du côté vocationnel, l'option de vie de Toussaint Cartier, vers l'âge de vingt-et-un ans, en 1728, à la suite d'un naufrage et d'une expérience religieuse radicale, n'a rien eu de fortuit; la grâce aidant son engagement se situait dans le prolongement des grands spirituels français du XVII^e siècle, avec Jean Bernières de Louvigny et son Ermitage de Caen, en Normandie, ainsi que des exemples laissés par les ermites de sa Bretagne natale.

Quant à l'aspect sociologique, pour qu'une vocation de ce type puisse s'épanouir, il faut un milieu humain favorable; Rimouski dans la première moitié du XVIII^e siècle, était réputé pour être profondément imprégné de valeurs évangéliques, comme le constatait un évêque de l'époque: «on ne parlait que de la piété et de la religion des seigneurs et des habitants de Rimouski.»⁵

Au niveau des valeurs humaines, le seigneur Pierre Lepage de St-Barnabé, 1687-1754, considéra Toussaint Cartier «comme un sien enfant, un homme de la famille», et pour l'aider à réaliser son idéal de vie solitaire, il mit à sa disposition une partie de l'île



La Place des Halles à Morlaix, en Normandie, vers 1850, la ville natale de Toussaint Cartier. (Dessin aquarelle de E. Cole, Musée de Morlaix).

St-Barnabé; Toussaint la lui avait demandée «pour vivre seul, afin d'y faire son salut» avait-il tenu à spécifier dans un acte sous seing privé daté du 15 novembre 1728.⁶ Cette amitié se prolongea ensuite avec tous les membres de la famille, notamment avec le seigneur Germain Lepage de St-Germain, 1727-1756, et le coseigneur Pierre Lepage de St-Barnabé II, 1725-1802, tuteur de son neveu pendant sa minorité, le «seigneur en pieds» Louis Lepage de St-Germain, 1748-1841. Selon les témoignages unanimes, Toussaint jouissait de l'estime et du respect de ses concitoyens rimouskois.

Sur le plan du cheminement intérieur, on ne s'engage pas dans la voie de l'éremitisme sans un conseiller averti, un père spirituel: ce rôle revint principalement au Père Ambroise Rouillard, 1693-1769, récollet missionnaire, qui accompagna l'ermite pendant les trente-huit années qu'il passa sur l'île St-Barnabé; Toussaint mourut dans ses bras, le 30 janvier 1767, âgé d'environ soixante ans. «Sa mort, comme l'avait été sa vie, fut un sujet d'édification», avait noté Mgr Joseph Signay, évêque de Québec.⁷

Comme contexte politique, la vie de Toussaint Cartier, à l'exemple de celle de ses contemporains, s'écoula sous deux allégeances successives: la première, de 1728 à 1759, en tant que sujet de Louis XV, roi de France,

et la seconde, de 1760 à 1767, comme sujet de Georges III d'Angleterre, souverain protestant.

Du point de vue culturel et religieux, l'ermite fut témoin de l'Age d'Or de la Nouvelle-France, puis du traumatisme causé par l'abandon de la France et des débuts du Régime anglais avec sa politique d'anglicisation et de protestantisation, marquée par la crise morale suscitée par le Serment du Test, inacceptable pour un catholique.

Au temps du Régime français, l'existence et la réputation de l'Ermite de l'île St-Barnabé étaient fort bien connues dans le Bas-du-Fleuve et ailleurs, notamment par les navigateurs, les voyageurs et les missionnaires, à preuve cette confidence de Mgr Jean-Olivier Briand, évêque de Québec: «Lorsqu'en 1741, je suis arrivé au Canada... il y avait encore un certain Hermite dont on publiait avec édification les mérites.»⁸

L'Ermite de l'île St-Barnabé vivait encore quand Frances Brooke, 1724-1789, née Moore, épouse de John Brooke, chapelain des troupes de Wolfe et premier pasteur protestant de Québec, en entendit parler; retirée à Sillery, vraisemblablement dans l'ancienne résidence des Jésuites, elle écrivait alors un long roman épistolaire, *The History of Emily Montague*, qui allait devenir dans la littérature anglophone «the first canadian novel».⁹

Voyons de plus près comment Frances Brooke entendit parler de notre ermite dont l'existence n'offrait aucun exemple dans l'Angleterre de son temps, depuis qu'en 1534, Henry VIII avait banni du royaume prêtres, moines et ermites, rompant ainsi avec la tradition catholique.

Pour les Anglais, que l'île St-Barnabé, la première île en remontant le St-Laurent, fut habitée par un ermite, c'était chose connue depuis qu'une escadre de la flotte de l'amiral Durwell, en route pour le siège de Québec, y était descendue le 14 juin 1759.¹⁰ D'autres marins et militaires y mirent pied tout au long de cet été-là et dans les années qui suivirent. L'île était attrayante avec ses deux havres, sa forêt de



Les armoiries de la Ville de Morlaix.

conifères, ses ressources en eau potable, son gibier à poil et à plume, ses fruits sauvages; fréquemment, les navires mouillaient dans ses parages, comme l'avaient fait, par exemple, ceux du Marquis de Montcalm, le 6 mai 1756.¹¹ Le solitaire qui y vivait, avait rassuré les Anglais: l'homme était désarmé, paisible et survenait à ses besoins en cultivant un lopin de terre.

Les Autorités anglaises nouvellement installées au Canada n'avaient pas attendu la signature du Traité de Paris, en 1763, pour mettre en place une nouvelle infrastructure politique, militaire, économique et religieuse. Déjà, en 1761, on avait procédé au recensement de la population, à l'inventaire des ressources naturelles et des biens des habitants, du seigneur au curé.¹²

Par ailleurs, selon les instructions du gouverneur James Murray, les Anglais ne négligeaient rien pour apaiser les craintes de la population: ils (les Canadiens) ne craignent rien de moins que de subir le sort des Acadiens et de se voir arracher de leur pays natal», écrivait Murray en 1762. Aussi, les fonctionnaires anglais s'efforçaient-ils de multiplier les contacts courtois en vue de favoriser la loyauté des nouveaux sujets de Sa Majesté Britannique, Toussaint Cartier comme les autres, bien que ses préoccupations ne fussent pas de cet ordre; il s'était retiré des affaires de ce monde depuis plus de trente ans, quoiqu'il ne fut ni indifférent au sort de ses compatriotes ni au sien.

Plus tôt, en 1760, des voyages de reconnaissance furent effectués pour établir une carte de la navigation fluviale, par méfiance des pilotes canadiens et des riverains dont le loyalisme n'était pas encore acquis. Le capitaine James Cook, plus tard célèbre découvreur de la Nouvelle-Zélande et de nombreuses autres îles, en reçut la commission. À bord du *Northumberland*, muni d'appareils scientifiques, «James Cook passa tout l'été à effectuer des sondages entre Matane et l'embouchure du Richelieu». ¹³ Son travail fut terminé l'année suivante, en 1761, et la carte produite nous fait voir, entre autre, les sondages qu'il avait relevés autour de l'île St-Barnabé, Pointe-au-Père et à l'embouchure de la rivière Rimouski. ¹⁴

À ce dernier endroit, à quelques pas du manoir qu'on appelait la Grand'Maison, quoi de plus naturel et de plus logique pour le capitaine Cook et les membres de son équipage que d'entrer en contact avec la famille seigneuriale et leurs gens qui, de la grève, observaient leurs manoeuvres? Sous le Régime français, Rimouski était un lieu de ravitaillement pour les navires et un poste pour les pilotes. ¹⁵ Quant à l'île St-Barnabé, pour des raisons stratégiques, elle fut parcourue en tout sens et rien n'échappa à la curiosité de l'équipage. La présence de l'ermite dût en intriguer plus d'un; cette découverte étonnante allait



Les armoiries des seigneurs LePage.

par la suite alimenter les conversations dans les garnisons et les salons de Québec. Quel mystère se cachait derrière ce personnage?

Frances Brooke était déjà une romancière célèbre en Angleterre, et une femme du monde très recherchée dans les cercles qui gravitaient autour des personnalités politiques et militaires de Québec. Très tôt entrée dans la carrière des lettres par le biais du journalisme, ¹⁶ elle écoutait et notait dans son journal personnel ¹⁷ les propos et les anecdotes qu'on racontait dans les salons du gouverneur James Murray et de son successeur Guy Carleton. Son in-

Toussaint Cartier (1707-1767).



térêt à la conversation était d'autant plus soutenu qu'elle accumulait des matériaux pour un roman dont l'intrigue se passait au Canada.

Un jour, elle entendit parler ou lu que sur une île, la dernière île en regagnant le Golfe, l'île St-Barnabé, vivait un ermite qui s'y était établi depuis longtemps déjà. Celui qui en parlait dans une réunion sociale ou dans une lettre paraissait très bien renseigné, comme s'il eût lui-même rendu visite au solitaire.

Cet ermite intriguait Frances Brooke; elle avait recueilli bien des observations sur les moeurs des habitants du pays ¹⁸, elle ajouterait un fait exotique de plus dans les allées et venues des personnages de son roman. Cet ermite était une énigme: comment l'introduire sans que son apparition ne vienne gâcher son roman à thèse, à savoir la sensibilité dans ses rapports avec la Nature et la Société? ¹⁹ Cet ermite, par son style de vie, n'allait-il pas à l'encontre de ses idées philosophiques qui prônaient que l'homme n'est heureux que dans la société de ses semblables, comme l'intrigue du roman le soutendait? Procéder par contraste, elle ne pouvait le faire sans être infidèle au portrait psychologique qu'on lui avait donné du personnage: l'homme était sympathique, accueillant, fin causeur... rien d'un misanthrope.

Mais enfin, pour quel motif cet homme déjà âgé vivait-il seul sur une île? À prime abord, Frances Brooke n'y voyait rien de vertueux au sens où elle l'entendait: «Il est dans l'intérêt de la vertu d'être représentée telle qu'elle est: aimable, souriante et marchant toujours main dans la main avec le plaisir; nous avons été formés pour être heureux et pour contribuer au bonheur de nos semblables; il n'existe pas de vertu en soi, mais des vertus sociales.» ²⁰

Protestante libérale, plus théiste que chrétienne, à ses préjugés religieux s'ajoutaient les idées que véhiculait la philosophie naturaliste du siècle des Lumières: «J'ai la plus mauvaise opinion à l'égard de ceux qui



Frances Brooke (1724-1789) (B. Dufèvre, *Cinq Femmes et nous*).

fuient la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature», fait-elle dire à l'un de ses personnages, conviction très voisine de celle de Diderot dans *La Religieuse*, pour ne nommer que lui.²¹

Cependant, son correspondant ou son interlocuteur, tout en partageant les thèses philosophiques alors à la mode, semblait plus nuancé dans son appréciation de l'Ermite de l'île St-Barnabé depuis qu'il s'était renseigné.

Au reste, ce narrateur familier des Brooke et des salons de la Haute-Ville, n'était-il pas aussi le modèle dont s'inspirait la romancière pour jouer le rôle du colonel Edouard Rivers, l'amant d'Emily Montague, l'héroïne de Frances Brooke?

Plus que chez l'héroïne qui semble n'avoir existé que dans l'imagination de l'auteure, la tradition littéraire anglophone a vu une similitude frappante entre Edouard Rivers et le colonel Henry Caldwell, 1738-1810, aide de camp de Wolfe lors du siège et de la prise de Québec en 1759.²² Ce prestigieux militaire cultivé, habitait depuis, à proximité de la résidence des Brooke, à Sillery, une villa qu'il avait appelé en français «Sans bruit». Le colonel Henry

Caldwell s'exprimait d'ailleurs très bien en français: «J'ai des avantages ici que beaucoup de mes compatriotes n'ont pas. Je les dois à ma facilité de parler français.»²³

Quelle description a-t-on fait de lui? Henry Caldwell: «un beau colonel de 27 ans. Voyons... cinq pieds sept pouces, bien fait, de belles dents, un sourire agréable. Les yeux vifs, un air militaire, toutes les manières d'un homme de qualité: de l'esprit, de la franchise, un coeur généreux, un jugement sain, beaucoup de tendresse. Modeste.»²⁴ Tel est le prototype d'Edouard Rivers, dans le roman.

«Toutes les manières d'un homme de qualité», a-t-on écrit de Caldwell-«Rivers»: ces qualités, le visiteur les retrouvera chez l'ermite: «J'ai trouvé dans sa conversation, disait-il, tout ce qui aurait pu être un ornement de la société.»²⁵

Caldwell ou un autre, ami de Brooke, il reste évident pour nous qu'un personnage important, parlant français, dans l'entourage du gouverneur Murray ou de Carleton, est allé rendre visite à Toussaint Cartier, peu de temps avant sa mort, à l'occasion d'un voyage d'affaires dans le Bas-du-Fleuve. Effectivement, Edouard Rivers, dans le roman, s'est rendu au-delà de Kamouraska en vue de l'achat d'une propriété, tout comme Henry Caldwell alors agent du gouvernement pour les seigneuries; son fils d'ailleurs s'établira à Rivière-du-Loup.²⁶

Après 1763, alors que la vallée laurentienne devient «The Province of Quebec», beaucoup de militaires et de marchands anglais firent l'acquisition de seigneuries et de vastes domaines; nombreux, en effet, étaient les canadiens victimes de la banqueroute du papier-monnaie de l'ancienne Mère-Patrie, et du transfert des leviers de l'économie coloniale entre les mains des nouveaux maîtres.

Nous inclinons à penser que c'est sous la forme d'une lettre que Frances Brooke connut tous les détails qu'elle cherchait sur l'ermite. Et pourquoi pas? Tout le roman qu'elle a sur le métier est composé de lettres qui ne sont

pas toutes façonnées de la même main et que les personnages s'échangent.²⁷ Il y en a 238... réparties en quatre volumes. Celle qui nous intéresse est la 32^e du troisième livre.

Frances Brooke écrivait un roman d'amour. Elle n'était tout de même pas pour faire l'éloge de la vie solitaire que valorisait l'Église catholique qu'elle se permettait parfois de ridiculiser. L'ermite, disait-on, avait tout quitté pour l'amour de Dieu et le salut de son âme. Cette affirmation dépassait la spiritualité de la romancière dont l'éthique était teintée d'épicurisme. On pouvait aimer l'Être suprême sans se séparer de ses créatures, raisonnait-on. Et puis, on était dans le siècle des Lumières, et non plus dans un ténébreux Moyen-Âge avec ses superstitions religieuses: «O superstition, quel est ton empire! Tu n'as sûrement point de plus cruel ennemi que moi!» fait dire Frances Brooke à l'un de ses personnages, reflétant par-là sa pensée. C'était beaucoup dire de la part de la fille et de l'épouse d'un pasteur, et Voltaire qu'elle admirait avait de quoi sourire.

Au récit qu'elle a sous les yeux, elle substituera à la cause de l'isolement de l'ermite un motif qui vaille la peine d'être retenu par ses lecteurs: *une peine d'amour*, comme il y en a d'autres dans les lettres que contient son roman. Cependant, pour la vraisemblance et la couleur locale, elle aura besoin d'un support historique que nul ne lui contestera; les éléments qu'elle possède se grefferont autour de l'idée d'un naufrage, ce qui est véridique, et ce naufrage, elle le racontera de telle sorte qu'il serve sa thèse idéologique: *à un grand amour malheureux, on peut tout pardonner, même la réclusion volontaire*.

Comme cette étude ne porte pas sur la légende proprement dite, résumons-là pour le bénéfice de nos lecteurs. L'ermite, dont on ne donne pas le nom, aurait été marié en secret, en France, à une jeune fille du nom de Louise, avec laquelle il convola vers le Canada; à l'île St-Barnabé, le jeune homme descendit seul pour chercher des rafraîchissements à son épouse. Pendant

qu'il y était, une tempête s'éleva et mit le navire en péril; impuissant à porter secours, il vit périr celle qu'il aimait, recueillit son corps sur la grève et l'inhuma. Inconsolable, il décida de passer le reste de ses jours sur cette île, dans la nostalgie de cet amour.²⁸

Tout cela est fictif, évidemment: il n'y a jamais eu de naufrage de ce type à l'île St-Barnabé, d'après les chercheurs qui ont recensé et localisé les naufrages du St-Laurent au XVIIIe siècle. Tousaint Cartier a fait un naufrage, il est vrai, mais pas dans notre région et en d'autres circonstances.

Au plan historique, touchant l'Ermite de l'île St-Barnabé, que devons-nous à Frances Brooke? Nous allons présenter les éléments que l'analyse de son texte nous a permis de dégager, et nous corroborerons ses observations par des témoignages provenant d'autres sources.

Auparavant, il importe de faire quelques remarques sur la traduction que nous avons privilégiée par rapport au texte original.

Nous adopterons la traduction française de J.B. Robinet, faite en 1770, soit un an après la publication de ce roman à Londres,²⁹ parce que cette traduction possède des caractéristiques que les autres traductions françaises n'ont pas, indépendamment de leur valeur littéraire.³⁰

Ces particularités sont les suivantes:

1- Alors que les autres traducteurs français, littéralement fidèles à l'original ne mentionnent pas l'année où telle lettre fut écrite, Robinet ajoute au quantième et au mois, l'année courante. Ainsi il complète: «Île Barnabé, 13 octobre,» par l'année 1766. Cette année-là n'est pas fortuite pour nous; il aurait écrit l'année suivante qu'il y aurait eu une grave erreur historique puisque l'ermite était déjà mort. Tout nous laisse penser que c'est dans l'automne qui précéda son décès que l'ermite aurait reçu la visite d'un gentilhomme anglais. Cet

THE
H I S T O R Y
O F

EMILY MONTAGUE.

In FOUR VOLUMES.

By the AUTHOR of
LADY JULIA MANDEVILLE.

————— "A kind indulgent sleep
"O'er works of length allowably may creep."
HORACE.

V O L. I.

L O N D O N,

Printed for J. DODSLEY, in Pall Mall.

MDCCCLXIX.

Page couverture du livre de Frances Brooke, *L'Histoire d'Emily Montague* (Archives nationales du Québec).

encrage dans le temps est un argument de plus en faveur de l'historicité de cette rencontre.

2- Frances Brooke a écrit que l'ermite «has lived *sixtey years* alone on this island, il vécut *soixante ans* seul sur cette île». Robinet traduit qu'il y vécut «*quarante ans*», ce qui est plus proche de la vérité. Quant au chiffre soixante, il indique plutôt l'âge qu'avait l'ermite à cette époque. Il y a dans ces chiffres un flottement bizarre non dépourvu d'intérêt.

Venons-en à notre propos: pour la première fois, venant du XVIIIe siècle, *et du vivant de l'ermite*, nous avons une description de son physique, saisi sur le vif, et son portrait psychologique, tels que tout visiteur pouvait en parler.

Introduction:

«Île Barnabé, 13 octobre 1766. J'ai fait aujourd'hui une visite bien singulière; c'est à un ermite qui a vécu seul *quarante ans* sur cette île. I have been paying a very singular visit; 'tis to a hermit who lived *sixty years* alone on this island.»

Cette rencontre vaut la peine d'être racontée dans une lettre; le cas est étrange, inexistant dans l'Angleterre protestante et les colonies américaines de l'époque. Le visiteur ne se serait pas rendu à l'ermitage, croyons-nous, si des conseils encourageants ne lui avaient pas été donnés par des amis de Québec et par les gens du milieu. Au départ, sa curiosité est empreinte de préjugés défavorables.

1- Aspects physiques de l'ermite:

1.1 «*Son apparence désarma mon aversion: His appearance*



Aquarelle de James Patterson Cockburn (1779-1847) «La maison d'Emily Montagüe dans l'Anse de Sillery, 29 octobre 1829». (A. Bernier, *Le Vieux Sillery*, M.A.C., 1982, p. 23.).

desarmed my dislike.»

Le visiteur réalise qu'il est en présence d'un tout autre homme que l'idée qu'il s'en faisait; le solitaire est un personnage de grande distinction. En effet, nous a révélé le Marquis de Montcalm, Toussaint Cartier était «un gentilhomme breton des environs de Morlaix.»³¹ Charles Lepage, un témoin oculaire, ajoutait: «Pendant plusieurs années, il avait servi dans la Marine française.»³² «Parfait de manières,» avait relevé Joseph-Charles Taché.³³ «D'autres témoins avaient dit à l'abbé Louis-Edouard Bois: «Il était toujours propre; ses manières distinguées dénotaient en tout l'homme qui a du savoir vivre.»³⁴

1.2 «*Vieillard de haute stature: he is a tall old man*»

Dans tous les documents consultés, c'est ici la seule mention qui soit faite de sa taille. On le présente comme un vieillard; l'ermite approchait la soixantaine, s'il ne la dépassait, en 1766. C'était donc un âge vénérable, à l'époque où la durée moyenne d'une vie se situait autour de trente-cinq ans.

1.3 «*Avec barbe et cheveux blancs: with white hair and beard*»

À l'époque, la barbe n'était portée que rarement; dans la bonne société, le visage était rasé et on portait la perruque poudrée, ou

les cheveux longs attachés sur la nuque par un ruban noir. Porter la barbe est une tradition chez les ermites; aussi parle-t-on de la «barba eremetica.»

1.4 «*Ayant l'air de quelqu'un qui a vu des jours meilleurs: the look of one who has know better days.*»

Ces jours meilleurs remontaient à dix ans plus tôt, avant la guerre et ses séquelles politiques et religieuses, comme nous les avons évoquées plus haut, avec comme corrolaire l'insécurité qu'aggravaient l'âge et les maladies.

Le paysage de l'île St-Barnabé avait changé; les grands voiliers qui s'en approchaient n'arboraient plus les Fleurs de lys d'or mais l'Union Jack, symbole d'étrangeté qui accusait davantage son éloignement de la Mère-Patrie.

Jamais plus ne descendraient à son ermitage les amis de jadis, capitaines et matelots qui lui apportaient des nouvelles de sa Bretagne et des autres contrées qu'il avait visitées au temps où il faisait carrière dans la Marine.

Par ailleurs, les austérités de son style de vie, ses jeûnes prolongés et ses mortifications avaient creusé des rides sur son visage. «Il paraissait avoir souffert, ce que révélait un fond habituel de mélancolie,» écrivait J.-C.

Taché.³⁵ «Il éprouvait une douleur aiguë à un oeil.»³⁶ Malgré tout, l'ermite n'avait rien de gênant, et ses traits étaient empreints de noblesse.

1.5 «*Et montrant sur sa figure les marques d'une profonde bienveillance: and the strongest marks of benevolence in his countenance.*»

«En effet, nul homme ne montrait plus de dignité dans son maintien, dans ses décisions, en tout point enfin.» «Ajoutons qu'il était estimé par ses procédés obligeants ses soins empressés, et par dessous tout son sens droit et judicieux,» avait-on rapporté à l'abbé L-E. Bois.³⁷

2- Aspects psychologiques:

2.1 «*Il me reçut avec la meilleure hospitalité: He received me with the utmost hospitality*».

«Il était très hospitalier et accueillait avec bonne grâce ceux qui venaient le visiter dans sa solitude,» avaient dit des témoins lors de l'enquête de Mgr Joseph Signay, évêque de Québec, en 1838. C'était chez tous les visiteurs la caractéristique qui les frappait le plus. Notons, en passant, que chez les moines et les ermites, l'hospitalité est de précepte.

2.2 «*M'offrit tous ses fruits, spread all his little stores of fruits before me.*»

L'ermite cultivait un potager et des arbres fruitiers, en plus d'un vaste champ de blé, sur «trois arpents de profondeur», lisons-nous dans un acte notarié.³⁸ Comme notre visiteur rencontre l'ermite en automne, on ne s'étonnera pas de la profusion de fruits qu'il lui présenta. Cent ans plus tard, écrivait l'abbé Charles Guay, «on goûtait encore du fruit des gadelliers et des groseilles de son jardin.»³⁹

2.3 «*M'apporta du lait frais: fetched me fresh milk*»

«Il s'était construit... une petite étable qui logeait une vache et quelques poules,» avaient rapporté des témoins à J.-C. Taché.⁴⁰ Vache et poules, chaque année, vraisemblablement, étaient échangées grâce à la libéralité des seigneurs de Rimouski qui considéraient l'ermite «comme un homme de la famille.»⁴¹

L'ermite ne mangeait pas de viande; il s'autorisait de poisson, d'oeufs, de lait, de fromage, de légumes et de fruits, selon la tradition érémitique.

2.4 «*Ainsi que de l'eau d'une source voisine de sa maison: and water from a spring near his house.*»

Un siècle après, en 1873, l'abbé Charles Guay écrivait: «On voit encore aujourd'hui... la fontaine qu'il creusa de ses mains. Cette fontaine, à quelques arpents de sa maison, fournit toujours une eau douce et salubre. On aperçoit encore dans l'intérieur les parois de pierres qu'il y plaça pour conserver, durant l'été, une eau fraîche et pure.»⁴²

2.5 «*Après avoir conversé quelque temps, j'exprimai mon étonnement de ce qu'un homme m'ayant donné de telles preuves de sa bonté et de son humanité, pût être heureux en fuyant ses semblables: je parlai longuement sur ce sujet et il m'écouta très attentivement. After a little conversation, I expressed my astonishment, that a man of whole kindness and humanity I had just had fuch proof, could find his happiness in flying manking; I sait sais a good deal on the subject, to wnich he listende with the politest attention.*»

On imagine facilement que Toussaint Cartier n'en était pas à son premier entretien sur cette question. Sa vocation, déjà si difficile à comprendre chez un catholique qui voit l'un de ses frères entrer en religion, l'était bien davantage chez un protestant pour qui le célibat en lui-même est déjà suspect: que la vie solitaire vienne s'y ajouter devait apparaître à notre visiteur comme une situation allant à l'encontre des lois de la nature. Que l'ermite fut heureux, quoi de plus paradoxal?

Il y a ermite et ermite. Il y a une différence entre une option évangélique et une option écologique. Il y a celui que l'Église agrée comme tel, en l'occurrence Toussaint Cartier, et celui qui, sans motivations évangéliques avouées, vit en marge de la société comme le nommé Mandeville qui se retira vers 1785 au petit lac Maskinongé où il faisait le

commerce de la pêche.⁴³

Devant des témoins, Toussaint avait dit un jour à un missionnaire qu'il ne demandait qu'une chose à Dieu: «c'était de ne jamais lui offrir les facilités de se soustraire à la reconnaissance».⁴⁴

«Il m'écouta très attentivement», écrivait le visiteur. La qualité de l'écoute révélait la qualité de l'accueil fait par l'ermite.

2.6 «*Je trouvai dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement de la société. I found in his conversation all which could have adorned society.*»

«Il possédait une somme considérable de connaissances», écrivait J.-C. Taché.⁴⁵ L'ermite était instruit; ont toujours été exclus de la vie érémitique les ignorants et les vagabonds. Des témoins ont rapporté à Mgr Joseph Signay, que Toussaint «avait une bibliothèque assez intéressante et paraissait être bien instruit.»⁴⁶

Sa culture s'était aussi enrichie de ses voyages quand il était dans la Marine française. L'ermite est loin d'être une figure pâlotte, puisqu'ici un visiteur anglophone fait l'éloge de la qualité de sa conversation qui eût fait honneur à un salon de la haute société.

2.7 «*Il parut enchanté de la sympathie que je lui montrai (...) et nous nous séparâmes avec regret. He was pleased with the sympathy I shewed (...) We parted with regret.*»

Pour s'être ainsi rejoints, il fallait que les deux hommes aient quelque chose en commun: la culture, le goût de la solitude, le don de soi, la fidélité à un idéal, une certaine idée de la contemplation dont Aristote disait qu'elle est le sommet de la vie de l'esprit. «J'admire même son renoncement au monde», dira plus loin notre visiteur, I almost admire his renouncing the world...»

2.8 «*(...) un petit oratoire: a little oratory. Et j'implore le Dieu de miséricorde, And I implore the God of mercy.*»

Au sujet de ce lieu de prière, les témoins ont rapporté: «L'après-midi, il se retirait régulièrement dans sa petite maisonnette, et partageait le reste du jour entre la prière et la méditation.»⁴⁷ Et encore: «Il avait une chambre particulière dans laquelle personne



L'auteur Yvon Mignault, bénissant la croix de Toussaint Cartier sur l'île Saint-Barnabé le 24 juin 1967. (collection personnelle).

n'entraît et dans laquelle il se renfermait pour vaquer plus librement à l'oraison», avait noté Mgr Joseph Signay.⁴⁸ «Là se trouvait sa bibliothèque, mais sur laquelle ne pouvait reposer qu'un regard furtif», avait dit un autre témoin à l'abbé L.-E. Bois.⁴⁹

«C'était un homme très religieux», disait Charles Lepage.⁵⁰ «Son âme était toujours ouverte aux sentiments généreux et aux idées de miséricorde», ajoutait un autre contemporain.⁵¹

2.9 «*Je lui offris un présent, mais il ne voulut rien recevoir: I wished do have made him a present, but he will receive nothing.*»

Cette observation est typique. Elle n'a pu être inventée puisque Toussaint Cartier agissait toujours ainsi avec ses visiteurs, et à l'égard de ceux à qui il venait en aide matériellement: il donnait gratuitement, sans rien demander en retour, ce qui frappait toujours ceux qui voulaient lui offrir une compensation monétaire ou autre. «Il recueillait son grain pour le distribuer *gratuitement* à ceux qui en était au dépourvu.»⁵²

Ce geste de gratuité est dans la pure tradition érémitique. Elle souligne d'une manière convaincante le grand esprit de détachement qui habitait Toussaint Cartier.

Conclusion:

Extérieurement, tout y est dans ce récit de Frances Brooke. Il ne manque rien ou presque... Si, le chien de l'ermite, «seul compa-

gnon de la solitude de l'homme de Dieu.»⁵³

Voici donc, juxtaposé, le texte original en anglais et la traduction française de J.-B. Robinet: l'exé-

gèse de cette lettre nous a permis d'enlever tous les passages fictifs pour dégager les éléments qui ont un substrat historique incontestable.

«Isle Barnaby, Oct. 13.

I have been paying a very singular visit; 'tis to a hermit, who has lived sixty years alone on this island. (...)

But to my hermit; his appearance disarmed my dislike; he is a tall old man, with white hair and beard, the look of one of who has known better days, and the strongest marks of benevolence in his countenance. He received me with the utmost hospitality, spread all his little stores of fruits before me, fetched me fresh milk, and water from a spring near his house. (...)

After a little conversation, I expressed my astonishment, that a man of whole kindness and humanity I had just had such proof, could find his happiness in flying mankind; I said a good deal on the subject, to which he listened with the politest attention. (...)

«You appear, said he, »of temper to pity the miseries of others. My story is short and simple: (...)

a beginning storm (...) a second wave ... I saw them no more. (...)

... a little oratory...

... and I implore the God of mercy...

Though I cannot absolutely approve, yet I more than forgive, I almost admire, his renouncing the world in his situation. Devotion is perhaps the only balm... (...)

I found in his conversation all which could have adorned society; he was pleased with the sympathy I shewed (...) we parted with regret. I wished to have made him a present, but he will receive nothing.

(...)

C'est à partir du schéma général d'une lettre authentique, pensons-nous, que Frances Brooke intégra sa légende à des fins romanesques dans le goût de son époque.

Légende mise à part, nous avons cru bon lui rendre justice

pour nous avoir donné de l'Ermitte de l'île St-Barnabé son profil physique et psychologique, ainsi que le cadre de son ermitage, avant tout autre chroniqueur.

Il faudra attendre cent ans avant que la tradition orale ne soit recueillie et publiée, confirmant

Ile Barnabé, 13 octobre 1766.

J'ai fait aujourd'hui une visite bien singulière; c'est à un ermite qui a vécu seul quarante ans sur cette île. (...)

Mais revenons à mon ermite; son apparence désarma mon aversion; c'est un vieillard de haute stature, avec barbe et cheveux blancs, ayant l'air de quelqu'un qui a vu des jours meilleurs, et montrant sur sa figure les marques d'une profonde bienveillance. Il me reçut avec la meilleure hospitalité, m'offrit tous ses fruits, m'apporta du lait, ainsi que de l'eau d'une source voisine de sa maison. (...)

Après avoir conversé quelque temps, j'exprimai mon étonnement de ce qu'un homme m'ayant donné de telles preuves de sa bonté et de son humanité pût être heureux en fuyant ses semblables: je parlai longuement sur ce sujet et il m'écouta très attentivement. (...)

«Vous semblez, -dit-il, être d'une nature à avoir pitié des malheurs des autres. Mon histoire est courte et simple. (...)

une tempête (...) une seconde vague... et tout disparut.»(...)

... un petit oratoire...

... et j'implore le ciel...

Quoique je ne puisse entièrement l'approuver, non seulement je pardonne, mais j'admire même son renoncement au monde. La piété est peut-être le seul baume...(...)

Je trouvai dans sa conversation tout ce qui aurait pu être un ornement à la société. Il parut enchanté de la sympathie que je lui montrai (...) et nous nous séparâmes avec regret. Je lui offris un présent, mais il ne voulut rien recevoir. (...)

les renseignements donnés par Frances Brooke, du vivant de Toussaint Cartier.

Le 30 janvier 1988, 221^e anniversaire du décès de Toussaint Cartier, le premier ermite en Amérique du Nord.

NOTES:

1. Joseph-Charles Taché, **L'Hermite de l'île St-Barnabé**, dans la revue **Soirées canadiennes**, Brousseau et Frères, éditeurs, Québec, 1865, p. 353, et dans **Les Sablons (île de Sable et l'île St-Barnabé)**, Librairie Saint-Joseph, Montréal, 1886, p. 196. Cette monographie fut reproduite dans l'abbé Charles Guay, **Chronique de Rimouski**, P.G. Bélisle, imprimeur, Québec, 1873, p. 74-84.
2. Mgr Cyprien Tanguay, **A travers les registres**, Librairie Saint-Joseph, Montréal, 1886, p. 196. Vicaire puis curé à Rimouski, entre 1842 et 1859, l'auteur a inhumé les derniers témoins oculaires de la vie de Toussaint Cartier, sans avoir recueilli leurs confidences, semble-t-il.
3. Robert de Roquebrune, **Les Canadiens d'autrefois**, tome I, Fides, Montréal, 1962, p. 63.
4. Pierre Doyère, **Érémisme**, dans **Dictionnaire de spiritualité**, Beauchesne, Paris, 1960, fascicules XXVIII-XXIX, col. 953.
5. Mgr Jean-Olivier Briand, **Lettre pastorale aux fidèles de Rimouski**, datée du 1er septembre 1784, publiée dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 112-119.
6. On trouvera le texte de cet acte dans Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 349-352, et dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 73-79. L'original a été perdu après 1790, année où deux copies conformes furent relevées dans le greffe du notaire L. Deschenaux de Québec; la copie que transcrivit J.-C. Taché a disparu des Archives Nationales du Québec; la deuxième copie se trouve dans le fonds L.-E. Bois aux Archives du Séminaire de Nicolet.
7. Mgr Joseph Signay, **Notice sur le nommé Toussaint Cartier surnommé l'Hermite**, rédigée le 29 juillet 1838, lors de sa visite pastorale à Rimouski, Archives de l'Archevêché de Québec, 69CD, **Visites pastorales**, p. 118; taxe publié par Yvanhoë Caron, dans le **Bulletin de recherches historiques**, XLIV, 1938, p. 113-114. Taché, Guay et Tanguay ont ignoré l'existence de ce document. Il est regrettable qu'une copie de cette notice ne fut pas déposée dans les Archives de la paroisse de Rimouski; J.-C. Taché, par exemple, eut évité d'écrire que l'Hermite était un «illettré», et par la suite Michel Paquin qu'il était un «analphabète», dans **Dictionnaire de biographies canadiennes**, tome III, p. 106.
8. Mgr Jean-Olivier Briand, **op. cit.**, p. 112.
9. L'ouvrage dédié au gouverneur Guy Carleton, plus tard Lord Dorchester, fut publié sous le titre suivant: **The History of Emily Montague**, in Four Volumes, by the Auctor of **Lady Julia Mandeville**, Printed for J. Dodsley, in Pall Mall, London, MDCCLXIX.
10. Charles Guay, **op. cit.**, p. 47-48 et 107.
11. **Journal du Marquis de Montcalm** durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759, publié sous la direction de l'abbé H.R. Casgrain, Imprimerie, L.-J. Demers et Frères, Québec, 1895, p. 50.
12. P.-G. Roy, **Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec**, 1925-26.
13. Jean-Charles Fortin, **James Cook, hydrographe du Saint-Laurent**, dans la **Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent**, vol. III, no 3, 1982, p. 73.
14. **Idem.**, p. 73.
15. Pierre-Georges Roy, **Inventaire des Ordonnances des Intendants de la Nouvelle-France**, 1919, vol. III, p. 73, à la date du 28 juillet 1745.
16. Dans **The Old Maid**, sous les pseudonymes de Mary Singleton et Spinster; voir **The History of Emily Montague**, introduction de Carl F. Klink, 1961, p. XI, New Canadian Library, no 27, McClelland and Stewart Limited, England.
17. Le journal de Frances Brooke fait partie d'une collection privée, celle d'Edmund Royds, de Stubton Hall, à Newark, en Angleterre.
18. «Grâce à elle, nous avons du Canada de 1763 à 1768, une esquisse qui, bien qu'incomplète, n'en est pas moins l'unique document que nous ayons de cette époque, en dehors de la paperasse officielle. On y entrevoit comment les deux nationalités prirent contact l'une de l'autre et, malgré tous les préjugés de la romancière, ce tableau a un charme vétuste assez touchant». Dans B. Dufebvre, pseudonyme d'Émile Castonguay, **Cinq femmes et nous**, Bélisle, Editeur, Québec, 1950, p. 32.
19. George H. Hildebrand, **Setting and Sensibility: A Study of Two Novels, by Frances Brooke**, Thèse de Maîtrise ès Arts, bibliothèque de l'Université Mc Gill, 1973.
20. Lettre 135: «It is the interest of virtue to be represented as she is, lovely, smiling, and ever walking hand in hand with pleasure; we were formed to be happy, and to contribute to the happiness of our fellow-creatures; there are no real virtues but the social ones.»
21. «L'homme est né pour la société; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son coeur; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce; dans un cloître, où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore. On sort d'une forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère; la misère avilit, la retraite dépare. Vaut-il mieux vivre dans l'abjection que dans la folie? C'est ce que je n'oserais décider; mais il faut éviter l'une et l'autre. » Diderot, **La Religieuse**, Chez Jean de Bonnot, Paris, 1974, p. 204.
22. Sir James McPherson LeMoine, **Monographies et Esquisses**, Québec, 1885, p. 192: «(...) l'amant préféré d'Emily, le séduisant colonel Rivers, n'était autre, si l'on en croit un antiquaire jadis en renom, feu l'honorable William Sheppard, de Woodfield, Sillery, que le brave et beau colonel Caldwell, alors propriétaire de «**Sans Bruit**». Sir James McPherson LeMoine; «Colonel Henry Caldwell, Wolfe's Assistant Quarter-Master General, was the original of Colonel Rivers in **Emily Montague**», dans **Picturesque Quebec**, Montréal, 1882, p. 378; Carl F. Klink, Introduction, **The History of Emily Montague**, **op. cit.**, p. VI.
23. Frances Brooke, **op. cit.**, livre premier, **lettre XLV**.
24. B. Dufebvre, **op. cit.**, p. 27. Voir aussi Carl F. Klink, Introduction, **The History of Emily Montague**, **op. cit.**: «She certainly knew Colonel Caldwell and other officers of General Wolfe's army who remained in the colony after the Conquest» p. VI.
25. Frances Brooke, **op. cit.**, livre troisième, **lettre XXXII** «I found in his conversation all which could have adorned society.»
26. «At this place (Rivière-du-Loup), I stopped to breakfast with Henry Caldwell who received me with the most hearty kindness...» Dans: C.J. Mountain, archdeacon of Lower Canada, **Visite to the Gaspé Coast, in 1824**, R.A.P.H. 1941-1942, p. 327.
27. B. Dufebvre, **op. cit.**, p. 23.
28. Sir James McPherson LeMoine dans **The Legends of the St. Laurent**, C.E. Holiwell, Publisher, Quebec, 1895, p. 175, s'est basé sur un renseignement erroné quand il a écrit: «The Church Registers of Rimouski attest his shipwreck in 1723...» Les registres ne contiennent rien de tel.
29. Sans nom de traducteur, à Amsterdam, chez D.-J. Changuion, MDCCLXX, sous le titre: **Histoire d'Emily Montague**, par l'auteur de **Julie Mandeville**, traduit de l'Anglais.
30. Monsieur Frenais, chez Gauguery, Libraire, rue des Mathurins, au Roi du Dannemark, MDCCLXX, avec Approbation et Privilèges du Roy, à Paris; et Madame M.-C.-R..., chez Léopold Collin, Paris, 1809.
31. **Journal du Marquis de Montcalm**, **op. cit.**, p. 51.
32. Narration de Charles Lepage, 1754-1846, témoin oculaire, dans Charles Guay, **op. cit.**, p. 65.
33. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 347.
34. Archives du Séminaire de Nicolet, fonds L.-E. Bois, Succ. III, 42.
35. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 348.
36. Mgr Joseph Signay, **op. cit.**, p. 118.
37. Archives du Séminaire de Nicolet, **opus cit.**
38. Acte passé devant l'avocat A. Panet, de Québec, le 6 juin 1790, dans le fonds J.-Ulric Tessier, Archives Nationales du Québec à Rimouski.
39. Charles Guay, **op. cit.**, p. 67.
40. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 353.
41. Acte sous seing privé, daté du 15 novembre 1728, passé devant le Père Ambroise Rouillard, récollet missionnaire, à Rimouski, entre Toussaint Cartier et le seigneur Pierre Lepage de St-Barnabé. Voir note 6.
42. Charles Guay, **op. cit.**, p. 67.
43. Louis-Edouard Bois, Archives du Séminaire de Nicolet, **op. cit.**
44. **Idem**, Confidence faite vraisemblablement au Père Godefroy Coquart, jésuite missionnaire à Tadoussac, lors de l'un de ses voyages à Rimouski. Il tenait l'Hermite en très haute estime, et il lui avait fait parvenir plusieurs ouvrages de spiritualité dont **L'Imitation de Jésus-Christ** de Thomas à Kempis et **L'Introduction à la vie dévote** de saint François de Sales. Il en était de même chez son successeur le Père Jean-Baptiste de La-Brosse, qui lui aussi fit parvenir des livres de piété.
45. Joseph-Charles Taché, **op. cit.**, p. 348.
46. Mgr Joseph Signay, **op. cit.**, p. 117.
47. **Idem**.
48. **Idem**.
49. L.-e. Bois, ASN, **op. cit.**
50. Confidence recueillie par Elz-D. Gauvreau, dans **La Voix du Golfe**, Rimouski, 30 août 1867, p. 2.
51. L.-E. Bois, ASN, **op. cit.**
52. **Idem**.
53. J.-C. Taché, **op. cit.**, p. 354.